

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 6 (1918)  
**Heft:** 29

**Artikel:** Remarques sur l'actualité des prophètes hébreux  
**Autor:** Humbert, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380005>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## REMARQUES

### SUR L'ACTUALITÉ DES PROPHÈTES HÉBREUX

---

Acteurs ou témoins d'une des plus grandioses tragédies de l'humanité, l'espoir le plus lumineux s'éveille en notre âme et projette sur l'avenir son éblouissante clarté. Un monde jeune et fort naît aujourd'hui, il veut vivre, mais il lui faut des artisans. Resterons-nous dans les routines du passé qui meurt, captifs des formules et des habitudes soudain désuètes, ou bien nous mettrons-nous virilement au service des tâches de l'Heure, entrerons-nous de cœur et d'âme dans la lutte pour une humanité meilleure? Laisserons-nous l'Eglise à son impuissance et son chaos, ou la transformerons-nous pour qu'elle marche vraiment à l'avant-garde de la civilisation? Un redoutable dilemme attend l'Eglise au sortir de la crise contemporaine : réaction ou évolution?(1) En présence de cette échéance, les recettes d'il y a cinq ans ne serviront plus et les maîtres d'hier ne seront pas ceux de demain. Tu l'as bien dit, Péguy :

« Et ce ne sera pas ces grêles capitaines  
Qui nous emporteront la place grave et forte.  
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines  
Qui nous défonceront une dernière porte. »

(1) Nous tenons à mentionner ici l'article très remarquable consacré à ce sujet par M. Alf. E. GARVIE, *The Danger of Reaction, Theological and Ethical*, The American Journal of Theology, vol. XXI, 1917, p. 325 et suiv.

A l'Eglise frémissante d'attente il faut l'exemple tonique des maîtres d'héroïsme et non plus la voix chevrotante des docteurs subtils, abstrakteurs de quintessence et politiciens avisés. C'est eux, les tout grands, qu'il faut suivre pour rajeunir nos âmes et raffermir nos bras et, parmi ces héros qui dominent les âges, nuls ne sont plus actuels que les prophètes d'Israël. Bon gré, mal gré, dussent même nos pasteurs rouvrir leurs Bibles poudreuses, étudier leur grammaire hébraïque et feuilleter patiemment leurs dictionnaires rébarbatifs, le devoir s'impose d'arracher aux grands prophètes le masque conventionnel dont une théologie scolastique les a affublés et de révéler au peuple chrétien ces génies, ces génies religieux. (1)

L'orthodoxie, ayant mécanisé l'inspiration, avait réduit les prophètes au rôle d'automates dans les mains de la divinité et le laïque se les figurait un peu comme des clercs de notaire écrivant avec application sous la dictée de Dieu des oracles compréhensibles aux seuls initiés mais contenant la clef de l'arcane de l'avenir et prédisant, des siècles à l'avance, la venue en chair de Jésus-Christ le Fils de Dieu et les mystères de l'expiation viciaire. Dans cette conception leur vie restait sans aucun intérêt pour notre religion personnelle, et leur piété n'éveillait pas la nôtre. Aussi lequel d'entre nous n'a pas été dégoûté de leur lecture dès les bancs de l'école du dimanche ? Seule la critique biblique a rendu les prophètes à notre piété en les découvrant dans toute leur réalité historique, en les montrant si humains, si originaux et si spontanés. Elle a transformé ces scribes en prédicateurs, ces automates en lutteurs, ces instruments inertes en héros pleins de force et de vie, ces augures sibyllins en visionnaires géniaux et puissants. Ce n'est point une

(1) Cette question a été déjà traitée par M. Louis AUBERT dans sa courte mais substantielle étude sur *La valeur actuelle des prophètes de l'Ancien Testament pour le lecteur chrétien* (Neuchâtel, 1916). Si je reviens sur ce thème, c'est pour établir des rapprochements plus particuliers avec la crise mondiale contemporaine.

boutade qu'a lancée Wernle en déclarant que les expériences religieuses et morales des prophètes telles que la critique les révèle à notre pieuse attention sont incomparablement plus utiles à la vraie compréhension de l'essence de la religion que maint ouvrage de dogmatique ou de philosophie de la religion ! (1) Les remarques qui vont suivre n'ont qu'un but *pratique* : attirer l'attention sur les aspects particulièrement actuels de ces géniales figures, et cela en vue de notre service dans l'Eglise militante contemporaine. Pour le dire d'emblée, c'est aux grands prophètes d'avant l'exil que je songe avant tout, à Amos, Osée, Esaïe, Michée et Jérémie, car, après l'exil, et malgré quelques exceptions, la prophétie perd de son originale verdeur et l'œuvre d'un Zacharie par exemple ne contient plus, comme disait Renan, que « les derniers soupirs du génie hébreu expirant » (2). Sans m'interdire telle allusion aux prophètes d'après l'exil, c'est donc à leurs précurseurs que je m'attacherai avant tout.

\*  
\*      \*

Et d'abord les prophètes préexiliques ont vécu en des temps qui rappellent frappamment le nôtre ; cela déjà nous rapproche.

Les flammes de la guerre incendiaient en effet tout l'horizon : guerres civiles entre le nord et le sud de Canaan, guerres contre les princes voisins et guerre contre Babylone et l'empire assyrien. En 722 le royaume septentrional est conquis par Sargon, la Samarie perd son indépendance ; puis c'est le duel à mort des empires l'un contre l'autre, et Ninive succombe en 606. Babylone resserre son étreinte et Jérusalem tombe comme un fruit mûr dans la main de Nébucadnetzar en 586. Guerre vraiment mondiale ! guerre des civilisations aussi, l'Egypte aux prises avec l'Asie et, plus tard, l'Iran qui submerge tout et affronte la Grèce.

(1) P. WERNLE, *Einführung in das theologische Studium*, p. 112.

(2) RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, t. IV, p. 5.



Haines antiques, guerres atroces, sans ménagements aucuns et où les conquérants assyriens ont poussé le terrorisme jusqu'à son paroxysme. Despotismes orientaux à qui les plus folles cruautés sont bonnes pour écraser l'adversaire : le sang des vaincus rougit l'Afrique et l'Orient, les blessés sont cruellement mutilés, des populations entières sont emmenées en exil, réduites en esclavage, des pays prospères sont ravagés, les royaumes s'écroulent les uns après les autres et jamais la soif des dieux guerriers n'est assouvie.

Temps de crise nationale : le royaume d'Israël, si prospère sous Jéroboam II, perd rapidement son glaciis septentrional et disparaît lui-même en quelques années de la carte d'Orient. Osée nous le montre en proie à l'anarchie la plus complète, les révolutions de palais y étaient à l'état endémique. Quant au royaume judéen, il se maintient encore plus d'un siècle, au travers de maintes vicissitudes, il est vrai ; mais lui aussi finit par être balayé de la scène politique. Des étrangers immigrés prennent la place des nationaux déportés. Les cœurs israélites connaissent toutes les angoisses du patriotisme malheureux : Samarie, Jérusalem doivent ceindre la couronne des cités-martyres. La patrie n'est plus, elle a sombré dans la tourmente politique.

Crise internationale aussi : chaque empire cherche à pousser à ses extrêmes limites sa zone d'influence, enrôlant d'immenses armées pour conquérir ces artères vitales qui, à travers la Palestine, joignent l'Afrique à l'Asie et ouvrent à l'Orient mésopotamien l'accès de la Méditerranée. Etat de tension extrême et constante, rivalités aiguës entre nations, dynasties ambitieuses, grands mouvements impérialistes. Mais la décadence des cours orientales mine bientôt ces édifices aussi brillants qu'éphémères dont le Macédonien sera l'impétueux héritier.

Voilà le milieu politique, bien semblable au nôtre, dans lequel vécurent les prophètes : milieu instable où les petits états-tampons finissent par être pulvérisés et où les grands

empires s'usent rapidement par la concurrence vitale. Années d'angoisse croissante où l'on vivait dans l'attente des pires catastrophes politiques.

L'atmosphère morale et religieuse ? ne sont-elles que d'autrefois, les très fréquentes allusions des prophètes au luxe effréné de leurs contemporains, à leurs raffinements dans le manger, le boire et le confort, à leurs mœurs gangrenées ? Le matérialisme grossier ou subtil corrompait les Palestiniens d'alors et allait s'alimenter jusque dans les cultures étrangères d'où affluaient les modes efféminées et les articles dernier cri. Mais, de pair avec ce développement de la richesse, marchait l'oppression des petits, le mépris des pauvres, l'exploitation des faibles, et l'abîme se creusait béant entre classes sociales. A lire certains passages des prophètes on surprend même des velléités d'antagonisme entre deux formes de civilisation : la vie sédentaire, agricole et opulente d'une part, et l'idéal nomade, bédouin et austère d'autre part.

Dans le domaine proprement spirituel l'amoralisme faisait des ravages, pour ne pas même parler de l'immoralité scandaleuse qui s'étalait impudemment. La religion elle-même donnait la main à la débauche et prenait un caractère franchement sensuel et orgiastique. Les besoins des âmes n'allaient pas au-delà du formalisme ; le rite, le sacrifice sanglant, le culte remplaçaient l'ineffable mystère de la religion du cœur. Enfin la religion des pères se contaminait de pratiques et d'idées exotiques. Était-on yahviste ou baaliste ? on ne le savait plus même distinctement et le dieu d'Israël ressemblait souvent à s'y méprendre aux bons-dieux cananéens. Les divinités du panthéon phénicien, syrien et babylonien se substituaient sournoisement dans l'adoration populaire au vieux Yahvé du Sinaï et de Moïse. Bref, c'était un vrai syncrétisme, un chaos religieux où tous les principes séculaires s'obnubilaient ; l'astrologie, la magie recrutaient partout des adeptes (Es. II, 6 ; Michée V, 11). La religion avait perdu son influence directrice et éducatrice ; l'Eglise

— si l'on peut employer ce mot — était mondanisée et ses dignitaires les esclaves complaisants et flatteurs du trône.

Mais le parallélisme avec notre temps va plus loin encore : bien des germes nouveaux éclosaient alors et, à plus d'un égard, c'était un monde nouveau qui naissait. Comme les bornes de l'horizon palestinien ont reculé entre le huitième et le cinquième siècle avant notre ère ! Le particularisme politique s'effondrait à mesure que les petits états étaient absorbés par un organisme beaucoup plus vaste ; sous la pression des circonstances extérieures l'idée d'Empire se formulait dans la conscience de beaucoup de Juifs, entraînant avec elle un élargissement des cadres intellectuels. Le contact avec les civilisations étrangères, l'intensité des relations internationales, les échanges commerciaux avec les contrées les plus lointaines donnent au concept du monde une extension bien plus grande qu'auparavant ; la mer elle-même s'ouvre devant les anciens habitants du désert. Un souffle de cosmopolitisme passe sur ce qui n'était qu'un canton fermé aux grands courants de l'activité humaine, la Palestine sort de son isolement séculaire, participe au mouvement du monde et la disparition de l'Etat juif, l'exil, vont arracher l'Hébreu au sol natal ; le Juif errant prend son bâton de voyageur et deviendra citoyen du monde. Que d'idées nouvelles s'insinuent ainsi dans les cervelles juives, mythes babyloniens ou égyptiens, conceptions persanes, dualisme du Bien et du Mal ! c'est la révélation d'un univers inconnu, infiniment plus vaste et complexe qu'on n'avait soupçonné auparavant.

Eh bien ! qui nous enseignerait mieux comment il faut réagir en face du drame dont nous sommes nous-mêmes acteurs que des hommes qui ont connu des conditions si étrangement analogues aux nôtres ?

Quelques traits de caractère communs aux grands prophètes répondent aussi admirablement aux besoins de l'heure présente.

Des personnalités, voilà ces prophètes hébreux ! Dans un peuple de veules qui s'abandonne à l'entraînement général, ils résistent, ils osent être eux-mêmes ! En morale, en religion, en politique, dans le domaine social, ils s'opposent aux tendances en vogue parce qu'ils apportent un évangile nouveau. Ils ont la rudesse des grands originaux, l'austère beauté des solitaires, le farouche regard des génies, l'indomptable volonté des réformateurs, l'ascétisme des Puritains, l'ironie incisive des esprits supérieurs, l'imagination ardente des âmes créatrices. Ils heurtent de front l'opinion, la brutale franchise des iconoclastes fait bondir leur cœur, ils traitent d'égal à égal avec les plus grands de ce monde et ne transigent jamais avec l'opportunisme des princes, des prêtres et des foules. C'est Amos, le sauvage berger sorti du désert pour jeter l'anathème à la maison royale et maudire le chef de l'Eglise dégénérée ! C'est Osée, l'adversaire acharné des politiciens qui croient tout sauver par les subterfuges diplomatiques, Osée qui refoule les longs soupirs de son cœur sensible et voue à la mort son peuple tant aimé ! C'est Esaïe, la voix tonnante de la colère divine, le tragique messenger qui doit non seulement prédire la ruine nationale, mais hâter le châtimement par sa prédication même ; ses auditeurs méprisent la volonté de Dieu qui s'exprime par sa bouche, et, plus ils s'endurcissent, plus il précipite la crise. Il le sait... et pourtant il agit ! (Es. vi, 9 suiv.) C'est le paysan Michée, foncièrement rural, ennemi juré des villes, qui va jusqu'à prédire, ô scandale ! que la capitale deviendra un champ de ruines et que l'ombre des forêts couvrira la colline du temple (Mich. i, 6 ; iii, 12 ; v, 10). C'est Jérémie le martyr : toutes les fibres de son âme sont douloureuses, la cruauté du message exacerbe sa souffrance, mais, serf de la divinité, il cuirasse son cœur et condamne à mort son peuple coupable.

Les voilà tous ! ne sont-ce pas de magnifiques hommes,

ces lutteurs dont le masque au modelé vigoureux se détache sur le clair-obscur du passé? de semblables personnalités ne sont-elles pas prédestinées à devenir les maîtres du temps présent, nos inspireurs d'héroïsme, ceux près de qui nous chercherons à retremper nos énergies?

Où est donc le secret de leur attitude? dans la conscience immédiate qu'ils ont d'être les organes de Dieu, les interprètes attitrés de l'Esprit. Chez aucun d'eux il n'y a de doute ou d'hésitation sur ce point. Ils ne cherchent plus, ils ne sont ni ondoyants ni divers. Ils savent! Ils possèdent! Ils sont les apôtres d'une vérité supérieure qui s'impose à eux sans conditions. Ils se font écho les uns aux autres : Amos se sent sous l'étreinte de la causalité divine toute-puissante : « Le lion rugit : qui ne serait transi d'effroi? le Seigneur Yahvé a parlé : qui ne prophétiserait? » (Am. III, 8). Dieu lui-même l'a pris derrière son troupeau (Am. VII, 14, 15). Osée reçoit un ordre catégorique : « Va » (Osée, I, 2). Michée à son tour proclame son assurance : « Moi, je suis rempli de force, d'esprit divin, de justice, de vigueur, pour dénoncer à Jacob son crime et à Israël son péché! » (Mich. III, 8). Puis quelqu'un parle dans le temple de Jérusalem : Dieu est là dans toute sa majesté royale, un homme tombe à ses pieds, Esaïe. La voix divine appelle, impérieuse : « Qui enverrons-nous? », un souffle murmure : « Me voici! ». Sur quoi le Dieu jette cet ordre à son serviteur : « Va dire à ce peuple... ! » (Es. VI, 8, 9). Jérémie enfin les résume tous lorsqu'il confesse l'inoubliable mystère que Dieu lui a révélé : « La parole de Yahvé me fut adressée; « Avant que je t'eusse formé dans le sein maternel, je te connaissais! et avant que tu fusses sorti de son ventre, je t'avais mis à part, t'établissant prophète des nations! » (Jér. I, 4, 5). La voilà bien la force qu'il faut aux modernes apôtres : une conviction! non point celle qui n'est qu'enflure et vanité personnelle, mais cette conviction morale qui procède de l'étreinte de l'Idéal et qui triomphe alors de toute timidité, de toute paresse, de tout égoïsme. Etre saisi par l'Esprit,



avoir une irrésistible vocation et suivre comme un soldat le mot d'ordre reçu.

A cet appel comment les prophètes ont-ils répondu ? par le complet sacrifice de leur volonté propre. Ils se sont mis tout entiers dans leur tâche ingrate, se jetant à corps perdu dans la mêlée, insoucieux de leurs aises, de leur réputation, de leur ambition, ne discutant ni l'étendue, ni l'à-propos de leur mission. Quelques traits entre beaucoup suffiront à titre d'exemples : sans hésiter Amos délaisse ses moutons et ses sycomores, renonce donc à son gagne-pain pour obéir à l'ordre divin (Am. vii, 14, 15). Lorsque, dans son extase, Esaïe glacé d'effroi entend le Saint des Saints chercher un interprète auprès des humains, de son cœur qui défaille deux seuls mots jaillissent, concentrant en eux toute l'ardeur de sa volonté : « Me voici ! envoie-moi ! » (Es. vi, 8). Michée accepte de prononcer les discours les plus anti-patriotiques en apparence (Mich. iii, 9 suiv.). Dieu prescrit à Jérémie le célibat et il obéit (Jér. xvi, 1 suiv.). Lui surtout est le méprisé de tous, celui qu'on bafoue, qu'on insulte, qu'on soufflette (Jér. xx, 1 suiv.), qu'on jette au cul de basse-fosse (Jér. xxxvii et xxxviii), la victime de tous les complots (Jér. xi, 18-20). Immortels exemples du sacrifice !

Le sacrifice ! certes ils ont connu par expérience personnelle sa réalité, les prophètes d'avant l'exil ! C'est dire quelle vertu de courage on peut trouver en eux. Qu'on songe simplement aux censures qui font l'essentiel de leurs discours. Est-il des situations qu'ils ménagent ? bien au contraire, ils n'épargnent à personne leurs reproches, ni aux riches, ni aux puissants, ni aux courtisans (Es. xxii, 15-19), ni aux prêtres, ni aux prophètes de métier. Dans leur saint courroux ils vont jusqu'à invectiver les grandes mondaines du temps (Am. iv, 1 suiv. ; Es. iii, 16 suiv.) et ne reculent devant aucun conflit dicté par le devoir. Un Amos ose s'attaquer au chef même de l'Eglise, au grand prêtre Amatsia (Am. vii, 10 suiv.), et, quant à Jérémie, il brave tous les pouvoirs établis (Jér. xx, 1 suiv. ; xxvi, 7 suiv. ; xxviii, 1 suiv. ;

xxxiv, 8 suiv.). Sa vie n'est qu'une lutte usante contre le clergé. Il pousse même le paradoxe du devoir jusqu'à conseiller la capitulation pure et simple à un peuple aussi fier et sûr de soi que la population de Juda (Jér. xxvii).

Si les prophètes parlent avec la plus absolue liberté et font preuve d'un mépris transcendant pour les formes reçues et la mode, cette même intrépidité caractérise leurs actes : le ridicule ne les effraie point et sous l'inspiration de l'esprit, ils accomplissent imperturbablement les actions les plus déconcertantes (1) : le grand Esaïe, un noble pourtant, ne craint pas de se promener presque nu dans les rues de la capitale pour servir de vivante et divine parabole (Es. xx, 1-4) ! Il donne à ses enfants les noms les plus bizarres (Es. vii, 3 ; viii, 3 ; cp. Osée, i, 2-8). Jérémie accomplit en tant que prophète des actions symboliques absurdes à première vue, mais qui témoignent de sa scrupuleuse fidélité aux impulsions divines (Jér. xiii, 1 suiv. ; xix, 1 suiv.), et, chez Ezéchiel, cela va même jusqu'à l'extravagance (Ez. iv, 1 suiv. ; xii, 1 suiv. ; xxiv, 18 suiv.).

Au courage ils joignent d'ailleurs une originalité foncière dont nous donnerons plus tard des preuves tirées de leur pensée elle-même. Tenons-nous-en ici à une observation d'un autre ordre : la forme de leurs discours défie toutes les règles. Quelle libre allure dans leur parole ! Ne nous les figurons pas comme des orateurs de la chaire prononçant chaque dimanche des morceaux d'éloquence savamment balancés et fardés grâce à toutes les recettes de la rhétorique. L'improvisation est leur élément ; fougueux orateurs populaires, ils parlent le langage de la plèbe, s'expriment avec une verdeur qui n'a rien d'ecclésiastique, empruntent à la littérature tous ses genres : complaintes funèbres (Am. v, 1 suiv.), péans de victoire (Es. xxxvii, 22 suiv.), oracles (Es. xvii, 12-14), hymnes (Es. xliv, 23), chansons à boire (Es. xxii,

(1) Pour le problème posé par l'étrange mariage d'Osée, voir mon article sur *Les trois premiers chapitres d'Osée* dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. lxxvii, p. 157 et suiv. (1918).



13), satires (Es. XXIII, 16), psaumes de pénitence (Jér. III, 22 suiv.), tout leur est bon pour frapper et saisir l'attention de l'auditeur. D'énergiques gestes, des actes parfois bizarres soulignent leurs discours (Ez. V, 1 suiv.; VI, 11; XXI, 19). Ils se gardent bien de s'enrégimenter dans des cadres, se vantent de n'appartenir pas aux « écoles prophétiques » (Am. VII, 14), ne s'accommodent d'aucun joug, ne veulent être que de libres inspirés n'ayant de comptes à rendre qu'à Dieu. Toute pensée de gain leur est étrangère (Am. VII, 10-14). Toute occasion, tout lieu leur sont bons pour délivrer leur message : des assiégeants sont sous les murs de Jérusalem ; en hâte le roi Achaz va s'assurer de l'état de l'aqueduc ; à cet instant Esaïe survient, se mêle à la conversation et rend un oracle (Es. VII, 1 suiv.). Jérémie participe à toutes les péripéties de la catastrophe politique qui anéantit le royaume judéen.

Aussi bien ceci nous amène-t-il à constater que les prophètes sont avant tout des hommes d'action. Tribuns plus qu'écrivains, ils vont à la foule, s'adressent directement au peuple, cherchent à le réveiller. Leur voix retentit en temps et hors de temps ; trop souvent on rencontre ces trouble-fêtes qui disent hardiment leur mot sur la politique, se mêlent de juger les prêtres et de reprocher aux marchands leurs fraudes, aux riches leur rapacité et leur dureté. Ils ne furent, ces révolutionnaires, ni des théologiens en chambre, ni des politiciens de tapis vert, ni les valets apeurés du trône, de l'autel ou de l'aveugle Dèmos ; ils sont intervenus personnellement dans les affaires contemporaines, appréciant toutes choses au nom de leur idéal moral et religieux, vivant vraiment de la vie de leur nation et ne laissant pas à de soi-disant professionnels le souci des intérêts spirituels, matériels et politiques du peuple.

Enfin ils furent très grands par la foi ! Ils ont travaillé dans les conditions les plus décourageantes au point de vue humain. Leur œuvre consistait à mener une guerre implacable contre toutes les tares morales et religieuses, contre

les dénis de justice, à prêcher la repentance et la venue du jour du jugement, à déchirer le voile d'illusions qui cachait la réalité à leurs compatriotes et, finalement, à prononcer l'arrêt de mort de leur propre patrie. Mais cette heure solennelle de la Justice, c'est par les yeux de la seule foi qu'ils l'ont vue, car la réalité leur infligeait de flagrants démentis. Eh bien ! malgré les obstacles et les souffrances, malgré l'hostilité des masses, ils ont persévéré dans leurs efforts, sans doute par fidélité à leur conscience, mais aussi dans l'espoir qu'une minorité serait peut-être sauvée et constituerait le vrai peuple de Dieu. Par la foi, ils ont fait de la justice la souveraine maîtresse de nos destinées et l'ont passionnément proclamée en dépit de toutes les apparences. Ils ont fermement cru qu'un jour viendrait où cette justice trouverait ici-bas sa parfaite et sublime réalisation. Ils ont cru aux réalités supérieures de l'Esprit et c'est précisément la vigueur de leur foi qui leur permettait de juger toutes les choses humaines à cette norme absolue. Même à travers les ruines et les châtiments ils ont aperçu par la foi la cité de Dieu. En esprit, ils voient Dieu à l'œuvre dans l'histoire et réclament cette foi de chaque âme : « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ! » s'écrie Esaïe (Es. VII, 9), dévoilant ainsi un des plus profonds mystères de sa vie religieuse et un des plus riches trésors de l'expérience des prophètes. Quels modèles pour notre génération que ces héros de la foi !

Or cette foi n'est qu'une manifestation de leur vie religieuse et nous touchons ici au sanctuaire le plus sacré de leur âme, au rôle que joua dans leur vie la religion. Commençons par noter que la religion ne fut pour les prophètes ni un hors-d'œuvre, ni une voluptueuse inquiétude ; remarquons ensuite qu'elle ne consista pour eux ni en paroles sonores, ni en œuvres méritoires, ni en une adhésion de l'intelligence à des dogmes soi-disant révélés. Pour les prophètes elle ne s'objective plus dans le culte et le sacrifice ; de l'esprit ils l'ont fait descendre en plein cœur ! La religion

du cœur, vie intime et personnelle, élan mystique et désintéressé de l'âme, voilà ce qu'ils ont apporté à leur peuple et à l'humanité, ce qu'ils ont substitué au rite impersonnel, utilitaire et magique. C'est là, dans leur cœur généreux et profond, que jaillit l'éclair de cette vie nouvelle, là qu'ils ont d'ineffables communions avec leur Dieu, là qu'ils se donnent à lui et le possèdent dans le mystère du sacrifice intérieur, là qu'ils épèlent les lois non écrites du royaume de l'esprit, là, en plein centre de l'être humain, qu'ils échappent à l'emprise du moi, de la chair, de la terre, et goûtent la liberté merveilleuse du monde idéal. C'est du cœur même, et avec quelle intensité ! que s'élance cette foi qui les unit à Dieu d'une étreinte indissoluble, les soulève au-dessus de la terre, les emporte par delà tous les obstacles. Religion enthousiaste et qui provoque l'enthousiasme.

Houston Stewart Chamberlain, tout en rendant hommage à la vigueur de foi et à la liberté de pensée des prophètes hébreux, a soutenu le paradoxe qu'ils « ne sont en aucune manière des génies *religieux* » (1), entendant par là qu'ils furent impuissants à jeter le pont sur l'abîme béant entre Dieu et l'homme. Sans discuter ici cette définition de la religion, nous demandons seulement : qu'est-ce donc que cette foi invincible qui leur fait découvrir la main de Dieu dans toutes les affaires d'ici-bas, qui leur confère l'assurance d'être les bons ouvriers de Dieu, qui leur arrache l'aveu de leur élection personnelle ? qu'est-ce que cette foi qui place l'univers entier dans l'absolue dépendance de Dieu et relie chaque âme à son créateur ? n'est-ce pas le pont, le plus solide des ponts entre le ciel et la terre, n'est-ce pas le plus fort lien entre l'âme et Dieu, le plus fort parce que le plus intime, le plus individuel et le plus vivant ? Les prophètes gardent leur rang parmi les génies religieux et leur voix est particulièrement propre à se faire comprendre d'une gén-

(1) H. S. CHAMBERLAIN, *La genèse du XIX<sup>e</sup> siècle*, trad. Robert Godet, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 600.

ration lasse des religions d'autorité et du sacerdotalisme, assoiffée de religion personnelle et intérieure, d'une génération qui s'arrache à l'étreinte des fatalités aveugles pour marcher à la conquête de la vie de l'Esprit ?

\*  
\*      \*

Prophètes d'Israël ! votre âge rappelle le nôtre, vos personnalités ont un cachet intensément moderne ! qu'en est-il de votre message ? renferme-t-il lui aussi, en dépit de la fuite des siècles, des éléments d'actualité ? Ici encore, celui qui étudie les prophètes est surpris de constater tant de germes féconds et d'une éternelle valeur. Certes, telles parties de leur programme sont caduques, mais d'autres répondent de façon saisissante aux aspirations modernes. Le message des prophètes et le temps présent, voilà ce dont nous voudrions maintenant toucher quelques mots, sans prétendre, bien entendu, exposer dans son ensemble la pensée prophétique.

Signalons en premier lieu que les prophètes ne démontrent même pas l'existence de Dieu, tant elle leur est certaine. Ils l'affirment avec tout l'élan d'une âme grosse de certitudes intimes. Cette mystérieuse Présence, ils l'ont sentie en eux, pénétrant jusqu'en leurs moelles aux minutes troublantes de l'extase. Elle a si bien pris possession d'eux qu'ils vivent désormais dans cette Présence, et toutes choses vivent en elles à leurs yeux. Cette présence illuminatrice et révélatrice, Dieu, ils ne l'ont pas saisie dans cette vie universelle qui circule avec exubérance dans la nature et submerge l'âme sous son flot trouble et tumultueux. « Saint ! Saint ! Saint ! est l'Eternel des Armées ! Sa gloire remplit toute la terre ! » proclament les séraphins (Es. vi, 3). Le dieu des prophètes s'est fait essentiellement moral, s'est définitivement spiritualisé. Ne nous étonnons donc pas de voir tel des prophètes préexiliques inaugurer la polémique contre les idoles (Osée xiii, 2). Mais, si Dieu est esprit, il

est aussi universel (Am. i ; ii) ; les bornes de son empire ont reculé comme celles de l'empire d'Orient et, d'ailleurs, n'est-il pas conforme aux exigences de son absoluité morale que rien ne le limite plus ? Aussi, et ceci mérite d'être relevé ici, pour la première fois le drame de l'Histoire revêt un sens moral : Dieu n'est pas pour Amos et ses successeurs, la force énorme et aveugle du Destin, mais la Providence qui dirige les péripéties de la tragédie humaine. Combien nous sommes redevables aux prophètes qui, les premiers, ont prêché ces vérités banales à nos yeux : la conception idéaliste de l'Histoire et la signification morale de l'énigme du monde et de la destinée humaine.

Ces notions fondamentales rappelées, examinons à présent quelques articles plus particuliers et spécialement actuels du programme prophétique.

En tête de ce programme fulgure, on peut bien le dire, le mot : Justice ! Dès les débuts de la grande prophétie, Amos s'en fit le héraut. Elle est l'essence de la divinité, la maîtresse de l'Histoire, la règle des peuples et des individus. Par moments, le Dieu des prophètes semble même s'absorber tout entier dans cette notion ; Dieu préside aux actions humaines en véritable justicier, châtiât chaque nation, même son peuple préféré (Am. i ; ii ; Es. xiii-xxiii). Tôt ou tard il venge les violations de la justice. Le peuple d'Israël doit tout comme un autre lui rendre compte de ses actes, son élection n'est que conditionnelle et constitue un redoutable privilège ; noblesse oblige et il sera traité avec une rigueur absolue. « Je vous ai élus vous seuls... c'est pourquoi je vous châtierai ! » (Am. iii, 2). De peuple élu, il n'en est donc point au sens absolu du mot, ou plutôt, et ceci est étonnamment moderne, toutes les races de la terre le sont également et la Providence intervient aussi bien dans les affaires des Philistins, des Syriens et même des noirs Ethiopiens que dans celles des Israélites (Am. ix, 7). Pour tous les prophètes, c'est Yahvé lui-même qui précipite la ruine d'Israël et de Juda, car, même chez Osée où



l'amour tempère pourtant la justice divine, cette dernière est active, se traduit dès à présent dans les bouleversements de l'Orient, mais se manifestera surtout de façon définitive et complète dans la grande crise eschatologique et cosmique. L'Heure du Jugement est même imminente : « Embouche la trompette ! » pour en sonner la venue, déclare Dieu à Osée (Osée VIII, 1 ; cp. Mich. I, 2-4). Or c'est chez chacun des grands prophètes qu'on retrouve cette affirmation passionnée de la justice divine, cette attente du « jour de Dieu », cette foi en la victoire finale de la Justice sur tous les agents d'iniquité. Ils sont unanimes sur cet article !

La Justice n'est d'ailleurs pas l'attribut de Dieu seul, car les prophètes en font leur principal mot d'ordre à l'humanité. Qu'on relise en effet leurs oracles et qu'on constate la place capitale qu'y occupe l'appel au Droit et à la Justice : « Avec quoi me présenterai-je devant l'Eternel pour lui rendre hommage ? questionne Michée. Sera-ce avec des holocaustes ou des veaux d'un an ? Yahvé agréera-t-il des milliers de béliers, des myriades de torrents d'huile ? Livrerai-je mon premier-né pour mon offense, le fruit de mes entrailles pour mon péché ?... On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien et ce que Yahvé demande de toi : pratiquer le Droit, aimer la miséricorde et marcher humblement avec ton Dieu ! » (Mich. VI, 6-8). Presque dans chacun de leurs discours retentit cette même note, vrai « leitmotiv » de la prédication prophétique : « Que le droit coule comme l'eau et la justice comme un torrent qui ne tarit jamais ! » s'écrie Amos (Am. V, 24) et plus tard, Esaïe commande : « Apprenez à bien agir, recherchez la justice, protégez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve ! » (Es. I, 16-17). Un long soupir vers la justice monte de leurs poitrines oppressées, vers la justice individuelle, vers la justice sociale aussi. Homme du vingtième siècle, écoute et prends exemple ! il y a plus de 2500 ans que les prophètes hébreux ont eu le courage de porter impitoyablement le fer rouge dans les plaies sociales de leur temps, de dénoncer avec

fermeté les abus de pouvoir, les oppressions, les dénis de justice, la gangrène d'une société cancéree par le luxe, l'amour de Mammon, l'ivresse de la chair et l'adoration de la matière. Bien plus, ils aspirent à une justice si largement humaine qu'elle en devient internationale : Amos est typique à cet égard lorsqu'il reproche aux Moabites un crime impardonnable à l'endroit d'un roi d'Edom (Am. II, 1) et lorsqu'il accuse les Ammonites d'avoir perpétré en territoire ennemi des atrocités inexpiables (Am. I, 13).

Ne sent-on pas dans cette revendication de toute justice, divine et humaine, une des plus nobles leçons que l'Antiquité ait laissées au monde moderne ? les prophètes d'Israël sont-ils indignes du culte d'une génération qui a donné son sang pour la même cause ? Aux consciences avides de droit et de justice en tous domaines, qu'ils servent de guides et d'amis ! et quant aux consciences qui fléchissent ou se taisent, qu'ils leur fassent entendre leur voix vengeresse et les jettent aux pieds de cette immuable justice qui gouverne le monde !

A une humanité qui renie son passé d'erreurs, répétons une fois encore que leur programme fut un programme critique, un mouvement d'opposition et de régénération ; mais n'allons pas les travestir en conservateurs ! S'ils ont osé critiquer, protester, s'ils ont pris le contre-pied d'une foule d'institutions ou d'idées de leur milieu, cela ne signifie pas non plus qu'ils n'aient accompli qu'une œuvre négative : sans doute ils n'ont pas réussi à transformer la société où ils vivaient et leurs efforts ont, comme Esaïe le savait bien, contribué à accélérer plus qu'à retarder la catastrophe nationale. A première vue ils n'ont atteint aucun résultat positif, mais leur tentative n'a cependant pas été vaine. Leur œuvre est spirituelle ; ils ont travaillé à édifier cette immatérielle Cité de Dieu où se réunissent les bonnes volontés de tous les âges, à formuler cet Idéal auprès duquel toute autre réalité s'évanouit. Du reste, n'est-ce pas aussi faire œuvre positive que d'avoir précipité la ruine



d'une société complètement pourrie et d'avoir cherché à ramener violemment la nation au culte de l'Idéal ? Ils ont voulu la rénovation morale d'Israël. Rendre une âme à ce peuple matérialiste, fût-ce au prix des plus douloureux remèdes, quel rocher de Sisyphe ! Ils l'ont roulé pourtant, les prophètes hébreux ! anti-patriotes, disait le vulgaire, en réalité vrais défenseurs de l'âme hébraïque et de l'idéal national !

Opposition à la politique réaliste, tel fut entre autres un de leurs principaux articles de foi. Par exemple il est bien intéressant de voir avec quelle insistance Osée proteste contre les alliances nouées par les princes israélites avec leurs voisins du nord ou du midi pour tâcher de conjurer la ruine qui guettait leur royaume (Osée v, 13 ; vii, 11 ; viii, 9-10 ; xi, 5 ; xii, 2). Baruc raconte de son côté que, dans la quatrième année de Sédécias, lorsque des ambassadeurs des peuplades voisines se rassemblèrent à Jérusalem pour concerter une action commune contre l'empire babylonien. Jérémie recourut à une action symbolique (il se chargea d'un joug) pour déconseiller cette tentative, recommandant au contraire la soumission à l'envahisseur c'est à dire à la volonté de Dieu (Jér. xxvii). Prophètes de malheur, ils estiment tous que les moyens humains ne pourront pas détourner la catastrophe inévitable. A des hommes d'Etat qui n'ont d'autres principes de gouvernement que l'intrigue, la peur, l'intérêt ou la force (Am. vi, 13), ils opposent la conception religieuse de l'Histoire : Dieu est le maître des choses humaines, il y a des lois supérieures pour les Etats comme pour les individus, et la politique réaliste ne peut prévaloir contre elles. En croyant aux succès diplomatiques, c'est à dire à l'apparence, Israël sacrifie cette réalité morale qui reprend toujours ses droits. La Justice veut qu'Israël soit puni et toute la diplomatie et l'opportunisme des princes ne neutraliseront pas cette nécessité morale.

Hier encore nous voyions avec étonnement et scandale s'afficher impudemment le culte du « vieux bon-dieu ger-

manique ». Les prophètes hébreux ont lutté de toutes leurs forces contre une conception identique. Israël avait hérité des siècles précédents la notion d'un dieu national, Yahvé Sebâôt, chef suprême des milices célestes et des armées israélites, divinité barbare, partielle et guerrière ; Yahvé était le protecteur naturel de son peuple, il épousait toutes ses rancunes, favorisait toutes ses entreprises et le menait à la victoire et à l'asservissement des nations rivales. Sa volonté s'identifiait avec la volonté nationale d'Israël lorsque, au huitième siècle, les prophètes commencèrent à porter de redoutables coups à cette détestable conception. Le lien entre la divinité et ses fidèles changea désormais de caractère : de naturel et nécessaire, il devint moral et conditionnel ; en d'autres termes la divinité ne marche plus à la remorque de la nation, c'est celle-ci qui se soumet à ses lois suprêmes et absolues. Quelle révolution ! Sous l'effort prophétique la confusion entre la cause nationale et la cause religieuse tendit donc à s'évanouir. En outre Yahvé est universel parce que moral (Jér. xxiii, 23), son règne s'étend, nous l'avons déjà dit, sur tous les peuples de la terre qui, tous, ont part à sa sollicitude. A ce double titre il n'est donc plus la propriété exclusive d'Israël, mais le dieu de l'humanité. Sans doute il y eut, plus tard, recul dans ce domaine, mais le principe de la religion universelle et morale était posé et la religion nationale virtuellement condamnée en Israël.

Nous venons de dire que, dans la religion populaire, Yahvé était censé accomplir tous les caprices de ses adorateurs. Il s'acquittait de cette tâche en tant que divinité tribale, mais il y était au fond contraint par une sorte de nécessité : en effet le culte et le sacrifice n'étaient-ils pas, aux mains des hommes, un moyen magique d'agir sur la volonté divine pour lui arracher ses faveurs ? C'est l'attitude qu'avait l'Eglise de Rome au début du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de beaucoup d'âmes aujourd'hui encore. La religion est-elle la servante de l'homme ou de Dieu ? Est-ce un joyeux et sin-

cère don de soi à Dieu, ou bien une assurance contre les maux de la vie ? Est-ce une institution humaine astreignant la divinité à la satisfaction de notre égoïsme, ou bien une énergie divine qui pénètre et domine l'homme et lui donne l'impulsion nécessaire pour l'accomplissement de ses obligations morales ?

Comme M. Karl Marti l'écrivait ici même il y a quelques mois (1), c'est pour cette seconde conception de la religion que les prophètes ont vaillamment pris parti, et cela à une époque où cette thèse constituait une vraie découverte ! Tous les prophètes ont présenté la religion comme un service spirituel et non comme un moyen de contrainte ; tous ils ont annoncé la religion du cœur et subordonné le culte et le sacrifice à l'œuvre spécifiquement morale : « J'aime la piété et non les sacrifices, la connaissance de Dieu et non les holocaustes ! » (Osée vi, 6). Tous ils ont déclaré que c'est Dieu qui s'empare de l'homme et fait de lui son instrument, et non pas l'inverse. Et, entre eux tous, c'est Jérémie qui incarne le mieux cette attitude : à combien de reprises n'ouvre-t-il pas son cœur et n'y laisse-t-il pas lire le drame qui s'y déroule : Dieu y prenant possession de l'homme chétif, celui-ci résistant car sa chair et son égoïsme naturel se révoltent, mais cédant finalement et s'offrant lui-même en sacrifice aux sollicitations tour à tour impérieuses et douces de Dieu : « Tu m'as persuadé, Eternel, et je me suis laissé persuader ! tu m'as saisi, vaincu.... Si je dis : je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, il y a dans mon cœur comme un feu dévorant... ! » (Jér. xx, 7 suiv.) C'est au nom de cette interprétation spirituelle de la religion que les prophètes ont protesté si souvent et si catégoriquement contre la suprématie accordée au culte, au sacrifice, à l'œuvre méritoire, dans la piété populaire (Am. v, 21 suiv. ; Osée viii 11, suiv. ; Es i, 11 suiv. :

(1) Karl MARTI, *La réformation et les prophètes d'Israël*, dans cette Revue, 1918, p. 97 et suiv.

Jér. VI, 20). Ils ont ainsi prélué à la parole éternelle : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité. »

Aussi, forts de cette vérité, les prophètes ont-ils déclaré une guerre à outrance au formalisme religieux. Il ne faudrait pas croire que leurs compatriotes négligeassent leurs devoirs cultuels ; ils y vauaient au contraire avec ferveur et ne ménageaient rien pour y vaquer avec autant de ponctualité que possible, faisant la dépense de sacrifices innombrables, offrant de l'encens du plus haut prix (Osée VI, 6 ; Es. I, II), célébrant avec magnificence leurs fêtes religieuses (Es. I, 13, 14 ; Am. IV, 4), entreprenant de lointains et pénibles pèlerinages (Am. IV, 4 ; V, 5 ; Osée IV, 15). Mais les prophètes ont regardé tout cela comme rien en comparaison de la piété du cœur, du respect du droit et de la pratique de tous les commandements d'En-Haut. Ils furent indifférents ou même hostiles à toutes les formes et par conséquent aussi au clergé qui vivait par elles et pour elles. Avec un accent de conviction absolue ils ont enseigné le néant du formalisme et la valeur des seules dispositions intimes. Puisse cet esprit tonique de libération de toutes les conventions nous animer nous aussi !

Quel merveilleux mélange d'individualisme et de préoccupations sociales chez ces héros ! Individualiste, qui l'a été plus qu'eux ? Brisant tous les cadres, en réaction vitale contre leur ambiance et contre une mentalité séculaire, seuls en face de la foule, du clergé, des nâbis de métier, seuls en face du prince, seuls à seuls avec Dieu ! Ils pensent seuls, ils agissent seuls. Ils cherchent Dieu au fond de leur conscience individuelle, reçoivent d'En-Haut un appel personnel, s'adressent aux âmes pour réclamer d'elles une conversion sincère et profonde, un acte du cœur et non un geste des mains. Ils font fi des rites, n'admettent nul intermédiaire entre l'homme et Dieu, engagent toute leur âme, bien plus, toute leur vie, dans leur relation avec Dieu.

Mais, si la guerre nous a appris à penser individuellement, si elle a donné à notre sentiment moral et religieux un cachet personnel beaucoup plus prononcé, et si dès lors l'exemple de ces grands individualistes nous enflamme d'enthousiasme, la guerre a, d'autre part, mis au tout premier plan de l'attention publique les problèmes sociaux. Or, ces premiers apôtres de l'individualisme furent non moins novateurs lorsqu'ils prirent à cœur les devoirs sociaux de l'homme. Le plus ancien d'entre eux, Amos, est même le plus hardi sous ce rapport. Nous avons déjà dit deux mots de ses exigences en matière de morale internationale. Ah ! qu'il est émouvant, le berger de Tékoa, lorsqu'il prend la défense du pauvre et revendique la justice pour tous (Am. II, 6-7 ; IV, 1 ; V, 11-12 ; VIII, 4) ! Mais il n'est pas seul : Michée aussi s'insurge contre les injustices sociales (Mich. II, 1-2 ; III, 1 suiv. ; III, 9 ; VI, 12 ; VII, 2 suiv.). L'élégiaque Osée lui-même s'indigne quand il constate l'état d'anarchie sociale contemporaine, vrai bolchévisme avant la lettre (Osée IV, 2 ; VI, 8-10). Et quant à Esaïe, quel réquisitoire sa bouche vomit contre ses concitoyens tachés du sang de leurs crimes (Es. I, 16 suiv. ; V, 18 suiv. ; X, 1 suiv.). Ce ne sont là sans doute que de gauches balbutiements de la morale sociale, mais l'exemple est donné : la religion du cœur n'est plus indifférente aux maux de la société et Amos peut compter parmi les précurseurs des modernes défenseurs des droits de l'homme et parmi ceux qui luttent pour améliorer l'état social.

\*  
\*      \*

L'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, Gérard, constate quelque part dans ses « Mémoires » (1) que ce qui caractérise la mentalité américaine c'est l'intérêt passionné avec lequel elle se concentre sur l'avenir. Cette réflexion s'appliquerait de tous points aux prophètes hébreux aussi. Ces

(1) *Mémoires de l'ambassadeur Gérard*, trad. franç., p. 244.



réformateurs, ces hommes d'action, furent en même temps des voyants impatients des limites présentes et ardents à percer les brumes de l'avenir. Ce qui n'empêche pas qu'ils restèrent parfaitement réalistes dans leur vision d'avenir et surent tenir compte des contingences humaines, des nécessités morales et politiques. Ils ne se sont pas égarés dans les folles rêveries des illuminés et conservèrent ici encore leur point de vue foncièrement moral, car la Justice demeure la règle du futur comme du présent; l'accomplissement de ses verdicts est l'indispensable condition d'une économie nouvelle et meilleure. Pour reprendre la magnifique image d'un des derniers prophètes, l'aube du grand jour sera marquée par le lever du « soleil de la justice » ! (Mal. III, 20)

La Justice l'exige : tous les coupables doivent être châtiés, en Israël et hors d'Israël; la Némésis doit sévir sur la terre entière : « Qui sème le vent, moissonne la tempête ! » disait déjà Osée (Osée VIII, 7). C'est pourquoi la guerre est fatale, mais c'est l'injustice des hommes qui la provoque et la déchaîne ; elle n'est pas une fin en soi-même ; elle est la réaction de la justice immanente contre ceux qui l'ont foulée aux pieds. Aussi les prophètes préexiliques prédisent-ils tous une époque de troubles, de guerres ; ils l'appellent même de leurs vœux au nom de la justice éternelle et par respect pour la loi morale. Ils protestent contre les pacifistes de leurs temps et sonnent le glas du « dies iræ ». A ceux qui bêlent « Paix ! Paix ! » ils répondent : « Il n'y aura point de paix ! (Jér. VI, 14). Dans leur eschatologie de malheur les prophètes procèdent à un véritable renversement des valeurs ; cette paix à laquelle Israël était égoïstement attaché comme à la sûre garantie de sa culture matérialiste, les prophètes l'ont en horreur car elle n'est que le grimace de l'injustice et un obstacle au royaume de Dieu : « Malheur à ceux qui souhaitent le jour de Dieu ! clame Amos... Il sera ténèbres et non lumière ! » (Amos V, 18-20). Il faut, d'une nécessité inéluctable, que le mal soit puni, et la guerre assyrienne et chaldéenne apparaît à ces antiques

voyants comme la manifestation ultime de cette nécessité. Ils ne se lassent pas de crier ce message de mort. Jérémie, devant le danger pressant, voit que l'heure va sonner et le proclame partout avec une sombre insistance.

Mais cette guerre, atroce en soi et qui torture le cœur de Jérémie, elle n'est que le rouge prélude d'un avenir de paix et de joie auquel l'humanité entière est destinée. Héritiers de traditions populaires dans leur attente d'un nouvel âge d'or, les prophètes ont su coordonner celle-ci à leur annonce du châtement. L'eschatologie du malheur est la condition morale de l'eschatologie du salut. Crise douloureuse et monde nouveau, la Justice les exige tous deux. Quand le crime aura été puni, alors, mais alors seulement, ce sera la paix, mais celle que Dieu donne lui-même, paix par la Justice et dans la Justice, paix des âmes et paix des corps, paix pour tous, pauvres, riches, hommes, bêtes, paix mondiale et pas seulement nationale, paix reposant sur le triomphe définitif du droit. Alors tout appareil guerrier disparaîtra, la nature elle-même reviendra au stade paradisiaque et l'humanité aura enfin retrouvé l'âge d'or dans le royaume de Dieu : « Le loup gîtera avec l'agneau et la panthère se couchera à côté du chevreau ; le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse vivront ensemble et un petit enfant les conduira ; la vache et l'ourse iront au pâturage et leurs petits coucheront côte à côte ; le lion se nourrira de paille comme le bœuf. Le nourrisson jouera près du trou de la vipère et l'enfant sevré étendra la main sur le gîte de l'aspic. Il ne se fera ni tort ni dommage sur ma sainte montagne ! » (Es. XI, 6-8). Brosseait-on tableau plus idyllique que celui-là ? En voici toutefois un autre, plus actuel encore : « Il arrivera dans les derniers temps que la montagne de Yahvé et que le temple de Dieu seront solidement établis... Toutes les nations y afflueront, beaucoup de peuples s'y rendront [et diront] : « Venez, montons à la montagne de Yahvé, au temple du Dieu de Jacob, pour qu'il nous instruisse de ses voies et que nous marchions dans ses



sentiers ! » Car de Sion sortira l'instruction, et la parole de Yahvé, de Jérusalem. Il sera juge entre les nations et arbitre de beaucoup de peuples. Ils forgeront leurs épées pour en faire des socs de charrue et leurs lances pour les changer en serpes. Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre et l'on ne s'exercera plus à la guerre ! (Es. II, 2-4). Voix augustes qui traversez les âges, ne nous apportez-vous pas la tendre espérance de cette société des nations dont les premiers linéaments s'esquissent maintenant ? trouverait-on accents plus nobles et plus limpides pour chanter les temps d'harmonie et de justice ? (cp. aussi Es. XXXII, 16-18 ; XXXIII, 20-24 ; Zach. IX, 10). Surtout quelle identité entre les principes des prophètes et ceux de ces peuples qui, de 1914 à 1918, ont servi la justice sur les champs de bataille afin de fonder sur elle un ordre de choses meilleur ! (1)

Le pacifisme mondial est bien, aux yeux des prophètes, le but dernier de l'humanité, mais non pas au prix du droit et de la justice. Ils dépeignent par anticipation l'homme libre et juste, une bonne entente entre peuples ; ils prédisent l'avènement de toute justice, individuelle, sociale, internationale ; ils sont les prophètes de l'humanité libre mais soumise aux lois éternelles de la morale et ne courbant le front que devant un seul roi, Dieu.

Qu'admirer le plus ? leur sens vigoureux de la justice, leur robuste réalisme moral, leur idéalisme enthousiaste, leur perspicacité politique, leurs larges intuitions d'avenir ? Dans cette Asie, terre d'élection du despotisme, ce furent de hardis révolutionnaires que ces hommes de Dieu ; mais dans cet Orient, berceau de l'anarchie, ils restèrent respectueux des lois non-écrites et surtout ils prirent au tragique le conflit du Bien et du Mal. Le bien, le mal, ce ne sont

(1) Nous sommes heureux d'aboutir ici à la même conclusion que M. Adolphe Lods (*Les prophètes d'Israël et la fin des guerres*, dans *Le Semeur*, 1918, p. 617).

pas pour les prophètes israélites des notions subjectives et relatives, mais des réalités. C'est ce que prouvent à l'évidence leurs conceptions eschatologiques ou apocalyptiques : une lutte réelle est déclarée entre le Bien et le Mal. Parlant des premiers chrétiens, M. Emile Lombard constatait récemment (1) que, dans leur idée, le mal était profondément incorporé à la réalité cosmique et qu'ils ne pensaient pas que la cité de Dieu pût s'édifier sans qu'une catastrophe rédemptrice eût changé les bases de l'univers. Les prophètes ont jugé de même : ils ont porté à ses conséquences extrêmes le drame du Bien et du Mal puisqu'ils ne voient d'issue que dans une crise universelle, cosmique même chez certains d'entre eux. Mais, chose à relever, ils n'ont pas attendu de la seule intervention miraculeuse de Dieu l'instauration de ce monde nouveau : l'homme est le soldat de Dieu dans cette guerre inexorable. D'ailleurs les appels prophétiques à la conversion et à la pratique des commandements de la morale perdraient toute portée s'ils s'adressaient à un monde qui ne peut être sauvé que du dehors. L'aide divine est indispensable à l'avènement du royaume de Dieu, mais ici encore la pensée des prophètes reste essentiellement morale : une révolution intérieure et morale, un renouveau du cœur, sont le principal fondement de la société fraternelle à venir.

\*  
\*       \*  
\*

Ces hommes du huitième, du septième et du sixième siècles avant notre ère n'ont-ils pas bien mérité de l'humanité ? A la fois pessimistes, d'un pessimisme radical, et optimistes, d'un optimisme invincible, réalistes mais idéalistes aussi, réformateurs, révolutionnaires même, mais révolutionnaires de la conscience avant tout, serviteurs passionnés de la Justice et du Dieu moral, ils ont tenté de soulever

(1) La semaine littéraire, 31 août 1918, p. 418.

le monde au-dessus de lui-même, de l'arracher à sa misère, et de fonder en pleine terre la Cité de Dieu. Ils ont voulu l'homme juste et libre, la société unie, l'humanité pacifique et heureuse. Pour cela ils ont combattu toutes les tyrannies, celle des princes comme celle des prêtres et comme celle des foules, et le despotisme de la chair aussi et du péché. Vaincus d'hier, ils n'ont pas vu de leurs propres yeux la Cité moderne et furent méprisés et sacrifiés par la Cité antique. La démocratie moderne se doit de les accueillir au Panthéon de ses grands hommes, car peu de génies sont mieux désignés pour parler à son cœur passionné.

Nul ne songe à nier tout ce qui nous sépare des prophètes : le christianisme nous a apporté la vivante image d'un amour qui fait pâlir tout ce qui vint avant lui ; la pensée grecque projette sur l'univers l'éblouissante clarté de la raison et met l'harmonie au fond même des choses ; la science moderne a noué d'un nœud gordien la trame des apparences ; l'essor industriel du XIX<sup>e</sup> siècle a engendré un état économique et social d'une barbarie inouïe, et les puissances de proie ont cherché à étouffer définitivement la Liberté et la Justice. De tout cela et de bien d'autres choses encore les Prophètes n'ont pas eu le moindre pressentiment. Mais cela enlève-t-il rien à leur génie ? Il n'en reste pas moins vrai qu'ils ont entrevu un si haut idéal de justice et nourri un culte si sincère du bien moral, qu'ils ont tout immolé à cet idéal, leur vie, leur cité dégénérée et même toute l'économie contemporaine. Au fond de toute réalité ils ont discerné le gigantesque duel du Bien et du Mal. Sans hésiter, ils sont alors sortis de l'ombre et de la neutralité, ils ont jeté le gant à la réalité brutale, ils ont étreint le Mal corps à corps, non comme on saisit une abstraction, mais ainsi qu'on lutte avec un ennemi mortel. Ils sont morts mais ils demeurent ! Sans doute nul ne peut ressusciter le Passé, il faut le revivre sous de nouvelles formes et, pour suivre les Prophètes, il nous faut d'abord les transformer en notre propre substance. Mais ils ont semé pour l'humanité entière :

la démocratie moderne qui moissonne, la vieille Suisse républicaine renieront-elles ces semeurs ? L'Eglise militante fermera-t-elle l'oreille à leur voix importune et agressive ? La religion d'amour oubliera-t-elle la religion de la justice ?

Oui, les prophètes d'Israël sont de ceux qui justifient cette réflexion de Macaulay : « Plus nous lisons l'histoire du passé et sommes attentifs aux signes du présent, plus aussi nous sentons l'espérance gonfler nos cœurs à la pensée des destinées futures de la race humaine » (1).

Amos ! Osée ! toi Esaïe, toi Michée et toi Jérémie ! hommes de l'Esprit, auprès de vous l'âme se recueille et prie : *Veni, creator spiritus !*

Neuchâtel.

PAUL HUMBERT.

---

(1) MACAULAY, *Critical and Historical Essays*, éd. Tauchnitz, t. II, p. 92.